

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
 Six mois, — . . . 10 » — 13 »
 Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service des trains de voyageurs).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.

3 heures 09 minutes du matin.
 6 — 45 — — (s'arrête à Angers).
 9 — 02 — —
 1 — 33 — soir,
 — — — —
 7 — 22 — —

DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.

3 heures 03 minutes du matin.
 8 — 20 — —
 — — — —
 12 — 38 — —
 4 — 44 — soir,
 10 — 30 — —
 Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 42 s.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
 Dans les réclames 30 —
 Dans les faits divers 50 —
 Dans toute autre partie du journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :
 Du droit de refuser la publication des insertions reçues et non payées, sauf restitution dans ce dernier cas;
 Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
 AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
 chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, Libraires.

Chronique Politique.

Dimanche, à midi, ont eu lieu, dans la cathédrale de Versailles, en présence de l'Assemblée nationale et du gouvernement, les prières publiques ordonnées par la loi du 16 mai.

Avant la cérémonie, à laquelle assistaient Mgr le prince Chigi, archevêque de Myre, nonce apostolique; Mgr Des Flèches, évêque de Sinite et vicaire-général du Su-tchen oriental (Chine), et Mgr Guillemain, évêque de Cybistra et vicaire apostolique de Kouang-tong (Chine), Mgr l'évêque de Versailles a prononcé les paroles suivantes, au milieu de l'émotion universelle :

« Messieurs,

Laissez-moi vous le dire, sous le poids d'une émotion que j'ai peine à dominer, ce moment est bien solennel. Tous vous êtes inconsolables des malheurs de la France, et en ce jour vous venez au pied des autels conjurer Dieu d'avoir pitié de nous, et d'écouter favorablement nos prières. Catholiques éclairés et convaincus, vous faites un acte de foi. Or, sachez-le, il y a dans cet acte de foi un enseignement immense que je tiens à résumer en deux mots. Vous avez toutes les lumières qu'on peut acquérir par l'étude et par l'expérience; mais, par l'acte que vous accomplissez, vous déclarez qu'il y a une lumière supérieure, et que vous en avez besoin pour résoudre les formidables questions que posent devant vous les événements. Vous avez toute l'autorité dans l'ordre politique et civil; mais vous déclarez également qu'il y a au-dessus de vous une autorité suprême, qui est la source et qui doit être la règle de tous les pouvoirs dont vous êtes investis. Vous reconnaissez encore et surtout que nos erreurs et nos discordes, hélas! ont été des semences de calamités pour notre chère patrie, et vous affirmez hautement, publiquement, qu'il faut sans retard, par d'humbles et ferventes supplications, apaiser la justice divine et désarmer le bras qui nous châtie. Il y a donc ici de votre part quelque chose de beau, quelque chose de grand, quelque chose de profondément instructif pour le peuple; soyez-en bénis. Votre courage pour la bonne cause, comme celui de nos héroïques soldats, sera d'un excellent effet au milieu des tristes défaillances de notre époque. Non, l'exemple que vous donnez ne sera pas perdu, il portera ses fruits; il appellera d'abondantes bénédictions sur vos travaux; il laissera une trace profonde dans l'histoire de votre législature.

Maintenant, Messieurs, tous, dans un même sentiment de foi, de repentir et de confiance, élevons nos cœurs vers Dieu. *Sursum corda.* »

Un mot terrible... emprunté au *Drapeau tricolore* et que notre ami Sarcey garantit authentique. Il a été dit à un de ses amis, chirurgien célèbre, et qui était resté à Paris en ces jours de désordre, donnant indistinctement ses soins à tous les blessés des ambulances.

On venait d'apporter à son hôpital un pauvre diable de fédéré, qui avait reçu une balle dans la jambe. Il s'était mis en devoir de panser la plaie.

« Pour combien en a-t-il? demanda une femme qui avait suivi l'opération.

« — Un mois peut-être. Ce sera moins grave qu'on ne pouvait craindre. »

Et comme la malheureuse se lamentait, se tordant les bras, s'arrachant les cheveux :

« — Voyons, ma brave femme, lui disait le médecin, consolez-vous! votre mari en réchappera; peut-être même vaut-il mieux pour lui qu'il ne lui soit plus possible d'aller aux remparts; ne pleurez pas ainsi; je vous promets que nous l'en tirerons.

« — Oui, mais il ne pourra plus être au pillage! »

Mon ami resta atterré, moins encore du sens de la phrase que de la naïveté inconsciente de ce cri, qui parlait du cœur.

Le pillage! cela leur semblait naturel, légitime; pourquoi pas légal? N'était-ce pas leur revanche sur les bourgeois, sur les riches? et qu'y a-t-il de plus équitable qu'une revanche?

Le sort des archevêques qui se sont succédé depuis la révolution de 89, au palais archiepiscopal de Paris, est des plus tristes.

En 1793, M. de Juigné mourut sur l'échafaud.

En 1813, le cardinal Maury dut se réfugier à Rome avec les membres de la famille Bonaparte.

En 1850, M. de Quélen fut frappé par la démagogie, le palais archiepiscopal mis à sac, puis complètement détruit. La persécution clandestine contre le prélat dura plusieurs années.

Son successeur, M. Affre, tomba sur la barricade du faubourg Saint-Antoine, le 24 juin 1848.

Mgr Sibour, qui lui succéda, fut assassiné par Verger en 1857.

Enfin, après l'épiscopat peu troublé du cardinal Morlot, Mgr Darboy est arrêté comme otage, assassiné par l'insurrection.

Dans le même siècle, un seul souverain est mort en France et trois archevêques de Paris, seulement, ne sont pas morts de mort violente.

LA VILLETTE.

Sur le boulevard de la Villette, à partir du haut de la rue Château-Landon, commence le champ de bataille de la lutte suprême qui a rendu Paris à lui-même et à l'ordre.

Le combat a été rude sur ce point. Les maisons du boulevard sont criblées de balles et d'atteintes d'obus, depuis le sol jusqu'à la toiture. On voit que les insurgés ne se contentaient pas de faire feu derrière leurs barricades, mais qu'il fallut encore les déloger des fenêtres.

Les bancs sont arrachés des deux côtés de la chaussée; les arbres tortus, broyés, déchiquetés, jonchent littéralement le sol de leurs débris. On marche sur des tapis de branches, de brindilles et de feuilles. Les candélabres brisés gisent à terre et les baraquements, construits pendant le siège pour abriter les mobiles, sont défoncés, brûlés percés à jour, mis en pièces. Dans la plupart de ces abris sont entassés, les uns contre les autres, des insurgés tués dans la bataille. Les visages barbouillés de sang et de boue, défoncés par les balles, sont horribles et répugnants à voir. Nous les couvrons de feuillages ramassés sur les avenues; mais la curiosité, cet instinct atroce qui demande à se repaître quand même d'émotions

violentes, ne respecte pas longtemps ce suaire; des femmes surtout viennent successivement dépouiller les morts de ce dernier linceul.

Derrière la barricade, faite de pavés maçonnés et de tonneaux remplis de terre, les morts ont été relevés; mais ils devaient être nombreux: le sang coule dans les ruisseaux. Des canons, des affûts brisés, des fusils en tas maculés de sang des chevaux étendus raides, des mares noirâtres, des bouteilles cassées, des boîtes de conserves vides et des pains entiers, voilà ce que l'on retrouve derrière chaque barricade du quartier de la Villette.

Sur l'injonction de la troupe qui monte la garde autour des positions qu'elle a conquises, les habitants renversent les travaux de l'émeute. Nous avons pu passer en voiture jusqu'aux buttes Chaumont et dans toutes les rues qui aboutissent au canal Saint-Martin. Seule, la rue Grange-aux-Belles n'était pas encore déblayée à cinq heures du soir.

La bataille a duré là trois jours et trois nuits. A la seule barricade de la rue Puebla, soixante insurgés se sont fait tuer. Ils sentaient, les infâmes, qu'ils n'avaient plus qu'à vendre leur vie, que leur cause était perdue sans aucune ressource. C'est ce qui explique l'énergie de leur dernière résistance. Ce n'étaient plus des combattants, mais des bêtes féroces acculées se débattant dans les convulsions de l'agonie.

Des légions de chiffonniers, hotte sur le dos, crochet en main, vont fouiller les barricades et les ruisseaux. Il y a de tout dans leur moisson: des fourreaux, des ceinturons, des cuirs de sacs, des képis, des uniformes en lambeaux, des bonnets, des casques et des jupes de femmes. Ce sont les oiseaux de proie qui viennent après la bataille.

LES PRISONNIERS DE SATORY.

Le nombre total des prisonniers qui sont déposés à Satory, Saint-Cyr, l'Orangerie, Saint-Germain, etc., est actuellement de vingt mille. Des mesures sont prises pour que désormais tous ces prisonniers soient à l'abri et ne passent plus les nuits dehors. Tous les deux jours on leur donne une botte de paille à chacun; eux-mêmes trouvent qu'ils en ont suffisamment. Presque chaque soir, des convois de douze cents hommes environ quittent les dépôts de Versailles et des environs et sont dirigés dans les îles de l'ouest, ou sur des pontons mouillés au large dans nos rades militaires; ces pontons sont surveillés par les batteries à portée du feu desquelles ils se trouvent.

Dans les dépôts, à leur sortie de Paris, les prisonniers ont pour toute nourriture du pain et de l'eau; ils en ont maintenant en quantité abondante. A bord des pontons, ils ont en outre de la viande deux fois par semaine.

Le service médical est aussi parfaitement organisé; dans chaque dépôt, un hangar spécial sert d'ambulance, et de nombreux chirurgiens y sont attachés. Nous avons pu constater par nous-même la manière parfaite dont les soins y sont donnés. A partir du moment où il est blessé ou malade, le plus grand criminel devient sacré pour le vrai médecin.

Quelques hommes ont encore été tués par les factionnaires, en vertu de la consigne rigoureuse

dont nous parlions l'autre jour. Deux faits entre autres: Un insurgé passe la tête à travers l'une des embrasures et regarde la campagne; ce fait est rigoureusement interdit. Le factionnaire extérieur lui ordonne de rentrer, le menaçant de faire feu s'il n'obéit pas; mais loin d'obéir à cet ordre, deux fois renouvelé, l'insurgé se moque du factionnaire, l'injurie, le défie de tirer, et fait mine de passer tout son corps à travers l'ouverture. Alors le coup part, et la cervelle vole en éclats; nous en avons vu encore des fragments collés au mur.

Un autre insurgé ayant saisi la baïonnette d'un factionnaire au moment où celui-ci voulait le faire reculer, et ayant cherché à s'emparer violemment de l'arme, le factionnaire fit un mouvement brusque en avant, et l'insurgé fut transpercé.

Pour les articles non signés: P. GODET.

Faits Divers.

Dans les derniers combats, plusieurs bandes d'insurgés ont essayé de se sauver par les lignes prussiennes; mais les Allemands les ont énergiquement repoussés. Le général Fabrice aurait bien voulu, paraît-il, pouvoir nous offrir son concours pour la répression de Paris. Mais M. Thiers a tenu à honneur de n'accepter, dans aucune mesure, le concours des étrangers.

— A Versailles on prend des précautions contre les incendies possibles. On bouche les soupiroux des caves du Palais de Versailles.

— Dans le monde militaire français et étranger, on a suivi avec un grand intérêt, et nous pouvons dire avec admiration, les opérations de l'armée française contre Paris. Il y a eu dans ces opérations un fait nouveau: c'est l'emploi, dans des proportions inconnues jusqu'ici, de la grosse artillerie à longue portée. Les batteries de Montretout et de Meudon contenaient 100 pièces de gros calibre, approvisionnées chacune à mille coups. L'effet a été tel que les forts d'Issy et de Vanves ont été pris sans qu'on y fit brèche, et sans qu'on montât à l'assaut; l'ennemi a dû les évacuer. Au Point-du-Jour, il en a été de même. Des lettres trouvées sur les insurgés ont même fait connaître que cette position avait été évacuée deux jours avant le moment où nous nous sommes aperçus de cette évacuation. Il y a là toute une révolution dans l'art des sièges, révolution à laquelle, paraît-il, M. Thiers n'est pas étranger.

— Lundi, sont arrivés à Versailles, parmi les prisonniers, trois cents soldats du 88^e de ligne, ralliés à l'insurrection et arrêtés au Père-Lachaise. Le soir, deux convois sont partis par la ligne de l'Ouest pour une destination inconnue.

— Il est certain que près de cent frères de la doctrine chrétienne ont été assassinés par les misérables qui étaient chargés de les garder.

— Nous n'avons pas encore de nouveaux détails sur le massacre d'un certain nombre d'habitants du boulevard Saint-Martin, et nous conservons l'espoir que le chiffre des victimes a été exagéré. On assure que le restaurateur Desfieux, sa famille et son personnel, sont tombés sous les coups de bandes ivres et affolées.

— Le feu avait été mis par les fédérés à l'Hô-

tel-Dieu plein de malades. Heureusement on a pu éteindre l'incendie à son début.

— Plusieurs avis signés du général de Cissey ont été affichés sur la rive gauche :

» Les habitants sont invités à détruire les barricades voisines de leurs maisons.

» Ils sont prévenus que toutes les maisons d'où partira un coup de feu sera l'objet d'une exécution militaire.

— Lundi, à midi, une partie importante des employés de la ville de Paris, notamment tous ceux attachés au service municipal central, ont été dirigés sur la capitale.

L'Hôtel-de-Ville étant détruit, ils vont être installés au palais de Luxembourg.

Le conseil municipal, quand il y en aura un, trouvera dans la salle des séances du Sénat une disposition des plus satisfaisantes.

La préfecture de police se réinstallera tant bien que mal dans les vieux bâtiments qui ont été épargnés par les flammes.

— Ce sont les pompiers de Bruxelles, d'Anvers et de Malines que le gouvernement belge a envoyés à Paris. Ces braves gens ont déployé un zèle héroïque et secondé les efforts de leurs camarades de France et de la population. La Belgique, durant la guerre, soignait nos blessés et nos internés, avec un dévouement admirable. Aujourd'hui, elle est accourue au secours de Paris; elle nous prête main-forte aussi pour atteindre les criminels et les incendiaires. Nous ne saurions trop lui témoigner notre gratitude.

Les pompiers de Londres étaient prêts à partir pour Paris. C'est une dépêche de Versailles qui, tout en les remerciant de leurs bonnes intentions, a contremandé leur départ.

— Les approvisionnements manquent à Paris. L'incendie du grenier d'abondance est en partie cause de cette pénurie. Des mesures sont prises pour faire faire du pain par les boulangers de province dans un certain rayon autour de Paris.

— Les bateaux-mouches ont ranimé la Seine. Mais les convois qu'ils remorquaient étaient bien tristes à voir : c'étaient des femmes arrêtées dans ces jours néfastes.

— La gare de Lyon, dont les fédérés avaient enduit les murs d'huile de pétrole et qu'ils ont criblée d'obus, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines.

— Le Louvre porte sur son fronton, sur la façade de Jean Goujon, sur la partie extérieure de la salle d'Apollon, de nombreuses traces des boulets et des obus venus de Belleville; mais pas une statue n'a été touchée, pas une toile n'est perdue, pas une figure de Jean Goujon n'est altérée.

— On a trouvé dans un fort, le fort de Bicêtre, croyons-nous, plusieurs soldats, pendus, la tête en bas, sac au dos et percés de coups de baïonnettes.

— Les généraux de corps ont reçu chacun notification de la décision délimitant la partie de la ville ou de la banlieue de Paris placée sous leur commandement militaire.

— Le désarmement de la population parisienne s'opère sans difficulté et rapidement.

— On a commencé lundi les inhumations en masse au Champ-de-Mars. On assure que dix mille cadavres y seront enterrés, après avoir subi une préparation spéciale, qui a pour objet de prévenir tout danger d'insanation pestilentielle. Cette préparation consiste en une crémation superficielle opérée à l'aide du pétrole.

— On estime à quinze millions le total des sommes que la Commune a obtenues, par supplications et menaces, du conseil de régence de la Banque de France.

— Le général Martimprey, qui avait été pris comme otage, malgré son incapacité résultant d'une attaque de goutte qui le rendait complètement impotent, est sauvé.

— L'Echo du Loiret, journal démocratique et communal de Beaugency, vient d'être supprimé radicalement.

— On craint beaucoup que Félix Pyat et Paschal Grousset n'aient pu s'échapper en Belgique.

— Le Mémorial, de Saint-Etienne, annonce qu'un aide-de-camp du général Cluseret, M. de Boisluisan, a été signalé à la police et arrêté vendredi matin.

— Les démocrates socialistes de Berlin ont bien choisi leur temps.

3,000 d'entre eux ont envoyé une adresse de félicitations aux chefs de la Commune de Paris.

L'adresse ne sera pas arrivée en temps utile.

— Dimanche, on a arrêté un Polonais, aide-de-camp du général Dombrowski. Il a été pris à l'hôtel de Rennes, rue de Seine, où il était caché dans un grenier.

Chronique Locale et de l'Ouest.

LETTRES DE PARIS.

Les communications avec Paris sont à peine rétablies, que déjà on reçoit des détails très-circumstanciés sur les souffrances des honnêtes habitants de la capitale, sur les dangers qu'ils ont courus pendant deux mois et les horreurs dont ils ont été témoins. Nous devons à l'obligeance de deux de nos concitoyens la communication des lettres suivantes qu'on ne lira pas sans intérêt.

Vendredi matin.

Madame,

Si je ne suis pas encore morte, je suis bien à moitié idiote, et je vous assure qu'on le deviendrait à moins.

Pendant deux mois nous avons été à la merci de brigands de toutes espèces dans cette soi-disant Commune qui n'était que le rendez-vous de tous les forçats de tous pays du monde en rupture de ban. Ils avaient ouvert les portes aux prisonniers de toutes les maisons de détention, et le pillage, le vol, l'assassinat étaient seuls à l'ordre du jour.

Pour couronner leur œuvre, ils ont détruit Paris aux trois quarts.

Nous avions une barricade à notre porte : vous dire le carnage qu'ils ont fait pendant deux jours est impossible. Tout ce que vous pouvez imaginer de plus infernal est loin de la vérité. 93 n'a rien été en comparaison de ce que nous avons vu.

Les communeux avaient établi une porte dans notre maison au fond de la cour, et nous devons certainement aux prévenances du concierge à leur égard de n'avoir pas été incendiés.

Si vous voyiez l'aspect du bas de la rue et du quai jusqu'à la Légion-d'Honneur : ce n'est que feu. Les rues de Lille, de Verneuil ont eu particulièrement à souffrir. Les habitants de ces quartiers n'avaient que le temps de se sauver vêtus ou non, escaladant les murs sous les balles des insurgés; ici nous en avons recueilli 28 qui se sont ainsi sauvés.

De pareils événements seront, pour ceux qui en ont été témoins, le cauchemar de toute leur vie.

Hier soir, je me suis couchée pour la première fois depuis dimanche, j'étais brisée par la fatigue et les frayeurs. Cependant nous en avons été quittes pour la moitié de notre devanture réduite en petits éclats, et ce n'est rien. Nous étions trop près de la barricade, nous ne ressentions que les secousses, tandis que depuis la rue St-Dominique et au-delà les maisons sont comme une écumoire.

Aujourd'hui le danger est passé, on ne craint plus que les incendiaires femmes et enfants. Hier il en est passé plusieurs portant de petits arrosoirs de pétrole; ils ont été saisis au moment où ils versaient le liquide dans les devantures, et ont été fusillés sur place.

Tout le long des rues on a tendu des cordes au bord des trottoirs pour intercepter la circulation. La nuit, les habitants du quartier se promènent pour faire passer au large ceux qui tenteraient de s'approcher des maisons.

C'est incroyable.

Paris, 28 mai 1871.

Ma chère sœur,

Nous sommes de ce monde encore, Dieu merci, et assez bien portants, deux conditions assez rares par le temps qui court. Vous savez ce qui s'est passé dans Paris; je vais vous ajouter quelques détails que je tiens de visu.

Les communeux, cernés de tous côtés, se sont battus aux Buttes-Chaumont, au Père-Lachaise, à Belleville, en désespérés. Leurs obus sont arrivés jusqu'à notre porte, au n° 27 de notre rue. Il y a eu peu de dégâts.

En ce moment nous sommes occupés à boucher hermétiquement tous les soupiraux de caves et autres ouvertures pour empêcher que des créatures, qui n'ont de la femme que le nom, ne viennent y verser du pétrole.

Dimanche dernier, à 6 heures du soir, est entrée par le Point-du-Jour l'avant-garde de l'armée de l'ordre; lundi, à midi, il y avait plus de 150,000 hommes dans Paris, et actuellement ce nombre est doublé. Aussitôt entrés, ils ont avancé, non en masse, mais avec douceur, en tournant toujours les positions dont ils s'emparaient ainsi, et assez promptement.

Les insurgés, voyant l'insuccès de leur défense, ont commencé leur œuvre de destruction par l'incendie. C'est horrible à dire, plus encore à voir.

Mercredi, nous ne pouvions plus tenir dans notre demeure; les obus sifflaient au-dessus de nos têtes, et les balles perforaient notre toiture; nous avons dû descendre, et nous réfugiés sous la porte cochère, avec quelques meubles. Là, pour nous garantir, nous avons fait une barricade avec des sacs de rognures de papier. Quatre voisins nous ont demandé un abri, et ensemble nous nous sommes mis à table, au bruit du canon et de la fusillade. C'est qu'alors les marins abordaient et enlevaient la barricade de la rue Mazarine.

Nous les avons reçus en libérateurs, ainsi que le 75^e de ligne. Pour pénétrer dans la Monnaie, nous avons fait passer tout ce régiment par nos bureaux. Malheureusement, ils sont arrivés un quart d'heure trop tard : les communeux venaient de filer par le quai. Quelle bonne prise ils eussent faite là! D'un autre côté, si la troupe avait tardé d'une demi-heure, c'en était fait de nous, et de la Monnaie, où on a trouvé du pétrole et du picrate, tout disposés à nous faire sauter.

L'armée a reçu, des Parisiens honnêtes, un accueil des plus chaleureux. Dans notre quartier, rien ne leur a manqué; pour nous, notre déjeu-

ner a été à leur disposition avec toutes les provisions que nous avions : en a pris qui a voulu. Tout le monde agit de même.

Que de ruines, que de désastres! Et tout cela pour un principe!! Que de victimes à sauver de la mort et de la ruine, mais aussi que de coupables à punir!

On parle de 2,000 coquins fusillés depuis trois jours (je crois que c'est au-dessous de la vérité), et, de plus, beaucoup de femmes; mais on sait quelles elles sont. Elles sont inscrites sur un grand-livre; du reste, moins il en restera, mieux cela vaudra.

Dans une autre lettre, un de nos concitoyens occupant un certain rang dans l'armée, écrit à ses parents que l'armée, le 28 mai, a été accueillie avec reconnaissance dans le quartier de Belleville lui-même.

On nous assure que M. l'abbé Allard, missionnaire, qui a été fusillé comme otage par les sauvages de Paris, appartient à notre diocèse.

Pour chronique locale et faits divers : P. GODET.

Dernières Nouvelles.

Versailles, 30 mai.

Malgré les assertions des journaux, rien n'est encore positif sur les modifications ministérielles, notamment pour le ministère des affaires étrangères, il n'est pas question de changement.

Parmi les insurgés réfugiés au fort de Vincennes, et qui se sont rendus à discrétion, sont 15 membres de la Commune.

L'Echo du Parlement publie une dépêche particulière de Berlin, portant que les Allemands ont saisi une correspondance des chefs de la Commune. Cette correspondance contenait les détails d'une conspiration contre la Belgique. Après être sortis de Paris, à travers les lignes allemandes, les insurgés devaient aller à Bruxelles continuer leur mouvement. Les monuments publics devaient être incendiés.

Un de nos amis vient de nous raconter que le dimanche, 21 mai, il était à Argenteuil, dans un groupe de personnes qui devisaient sur les événements de Paris. Tout d'un coup, plusieurs Prussiens s'approchèrent d'eux et leur dirent d'un air joyeux : « Demain ! demain ! le dernier jour de Paris ! Quelle fête de voir flamber Paris ! »

D'autre part, on nous affirme qu'il a été trouvé sur les prisonniers de Paris certaines pièces qui établiraient la complicité des Prussiens dans l'incendie de notre capitale.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur la gravité de ces deux informations. (Le Français.)

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M^e MÉHOUS, notaire à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Après le décès de M. Gilbert-Charpentier, à Saint-Aubin, commune d'Allonnes.

Le dimanche 4 juin 1871, à midi, il sera procédé, par le ministère de M^e MÉHOUS, notaire à Saumur, à la vente aux enchères publiques du mobilier dépendant de la succession du sieur Gilbert-Charpentier.

Il sera vendu : Lits, couettes, tables, armoires, batterie de cuisine, linge, ustensiles aratoires, charrette, charrois, fûts vides, six vaches, un veau, cinq moutons, etc.

Paiement comptant, plus 5 0/0. (11)

Tribunal de commerce de Saumur.

FAILLITE CHICOTTEAU.

Les créanciers de la faillite du sieur Pierre Chicotteau marchand de grains à Saint-Georges-Châtelais, sont de nouveau prévenus que la vérification des créances de cette faillite aura lieu en la chambre du conseil du Tribunal de commerce de Saumur, le vendredi neuf juin prochain, à neuf heures du matin.

Le Greffier du Tribunal, Ch. PITON. (108)

A LOUER

Pour la St-Jean prochaine.

UNE MAISON, située à Saumur, rue Royale n° 1 (ancienne maison Duvau-Girard), composée de deux chambres au rez-de-chaussée, quatre chambres au 1^{er} étage, mansarde au-dessus; cour, remise, écurie, deux grandes caves pouvant contenir environ 300 pièces de vin. L'une d'elles pourrait servir d'atelier.

S'adresser à M. BARBIN-MORICET.

A LOUER

PRÉSENTEMENT,

UNE MAISON, située à Saumur, quai de Limoges, avec cour, écurie, remise et vastes magasins.

S'adresser à M. FORGE. (98)

NOUVEAUTÉS.

EUG. BIZERAY,

Rue de la Tonnelle, Demande de suite de bonnes ouvrières, pour les confections et les robes. (110)

A LOUER

Pour la St-Jean 1871,

UNE MAISON AVEC ATELIER, rue d'Orléans, en face l'hôtel d'Anjou.

S'adresser à M. BARDOU. (61)

A LOUER

PRÉSENTEMENT

DEUX MAISONS,

Situées à Saumur, rue Beaurepaire. S'adresser à M^e LAUMONIER, notaire, ou à MM. de Fos, banquiers à Saumur. (80)

M. ANGELO BOLOGNESI demande un garçon sachant lire et écrire et conduire des chevaux.

Un homme et une femme sans enfants demandent à entrer dans une maison bourgeoise : le mari comme cocher, et la femme comme cuisinière.

De très-bons certificats seront produits.

S'adresser au bureau du Journal.

Saumur, imp. de P. GODET.